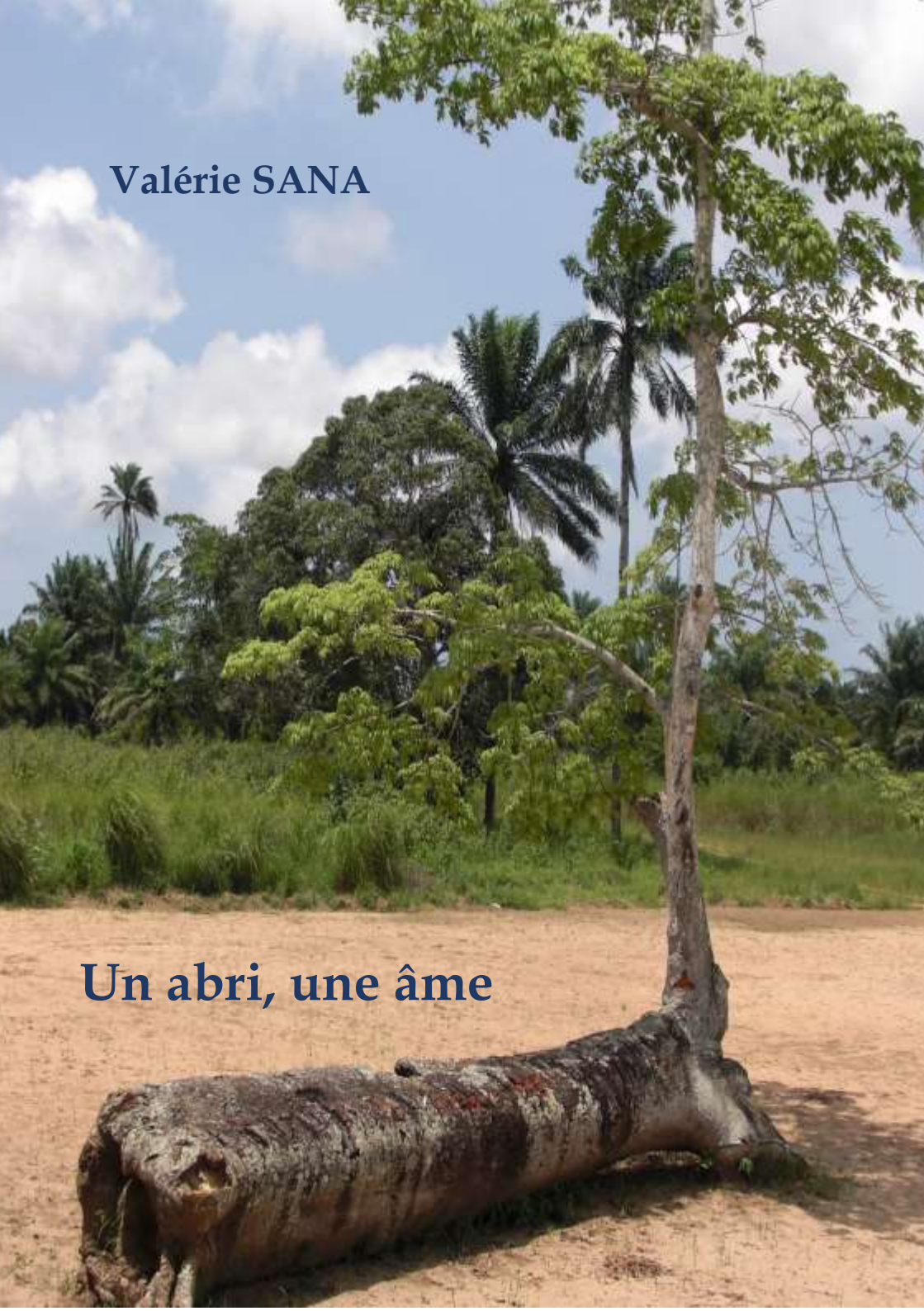


**Valérie SANA**

**Un abri, une âme**



## Un abri, une âme

*Du vert, messieurs, du vert je vous prie !*

*Dame nature s'éveille...*

*Chante Ponton la Belle*

*Pensez, messieurs, grâce et coquetterie*

*Pour construire demain*

*Ce qui fait du bien*

*Des lieux, s'en faut, votre ingénierie*

*Peut tout nettoyer*

*Tout recommencer*

*Du vert, du rouge, des bosquets fleuris*

*Dame nature si frêle*

*Aime Ponton la Belle*

*Un bord de mer souffre si meurtri*

*Que reconnaissance*

*Soit l'unique offense*

*Ce bord de mer a posteriori*

*Beau et généreux*

*Faisons des envieux !*

*Pointe-Noire, endroit où il fait bon vivre*

*Offrons-lui une chance*

*Qu'elle poursuive sa danse*

*Sans plus de béton, ciel déjà trop gris*

*Respect que réclame*

*Un abri, une âme*

Valérie SANA

## Introduction

De l'avantage d'avoir son cœur ancré en un lieu précieux, une terre qui vous aura construite et en quelque sorte ensorcelée... Ce n'est pas un secret, je suis très attachée à Pointe-Noire. Qui serai-je si je n'avais connu, vécu Pointe-Noire ?

Arrivée nourrisson fin 1975, j'y ai grandi dans le dernier quart du vingtième siècle. Cela me paraît lointain maintenant, quand bien même depuis que je vis à l'étranger, j'y retourne de façon sporadique rendre visite à ma famille. Trop rarement à mon goût, cependant au rythme de mes opportunités. Enfant du pays en mal du pays... Et voilà qu'un jour un natif, dont le nom Yamba-Tambikissa signifie « recevoir-transmettre », vous reconnaît en tant que tel et vous octroie de ce fait la légitimité de faire savoir plus haut et plus fort que vous ne le faisiez déjà que, oui, vous êtes de là. Seule condition, accepter de prendre la plume pour une dizaine de pages.

Lorsque la proposition m'a été faite de collaborer à l'ouvrage dédié aux 100 ans de Pointe-Noire, j'ai pensé deux choses en simultanée :

- la première, parfaitement détachée de l'invitation : quelle belle initiative que ce projet d'écriture ! Je ne pouvais que me réjouir de l'ambition affichée : rendre hommage à la ville qui m'a forgée.
- la deuxième, ma responsabilité face à cette offre si je venais à y répondre positivement : ce serait un honneur pour moi que de contribuer à la rédaction, mais comment ? En quoi mon texte pourrait-il apporter un plus, nourrir un quelconque intérêt ?

La réponse s'imposait de la sorte : participer, assurément et avec grand plaisir ! Aucun sujet ne m'a été imposé, c'était à moi de le trouver.

Alors, gonflée de bonne intention, mais loin de maîtriser la naissance et toute l'évolution de notre ville portuaire, j'ai choisi d'offrir mon regard sur l'éclosion et le devenir de certaines de mes attaches physiques. Il me suffisait d'apporter mon témoignage, d'en passer par un lien profond et personnel qui fait de moi une Ponténégrine issue de deux civilisations, sans pour autant aborder la question des peuples. M'attacher à des lieux précis qui me sont familiers et en discourir en privilégiant

sincérité et simplicité de l'argumentaire. C'était là la note la plus juste que je pouvais apporter.

Il me semble que mon point de vue pourrait inviter certains à des mises en parallèle de situations et c'est de là que j'en vois l'intérêt. C'est pourquoi, partant du noyau de mes attaches, j'élargirai par la suite l'échelle de localisation pour toucher d'autres lieux, exposant au passage des retours qui m'ont été faits sur l'avant-moi, rapportant bien naturellement le pendant-moi, et décrivant à l'occasion l'après-moi (mais attention, l'après-moi du passé ! Car j'ai quitté Pointe-Noire il y a maintenant presque trente ans...).

De fait, chacun découvre, connaît et vit Pointe-Noire à sa façon, en fonction du contexte familial ou professionnel, de l'époque, de l'assimilation ou non à la communauté, du quartier dans lequel il a grandi... Vivre la ville, c'est en partie s'identifier. Voici mon propos.

\* \*

Je commencerai par vous faire part d'une longue conversation que j'ai eue en toute intimité, avec une grande dame du coin lors de mon dernier séjour au Congo, en janvier 2020. Je suis persuadée qu'elle ne me tiendra aucune rigueur de la divulgation de nos épanchements. Bien au contraire, puisque devant vous, je lui adresse une révérence.

## Les saveurs d'une confession

— Belle dame, je suis si heureuse de te retrouver ! Néanmoins tu m'apparais aujourd'hui fatiguée, quasiment à bout de souffle. Quelle douleur de te voir ainsi !

— Mon enfant, me répondit-elle, tu n'avais pas un an lorsque ton père a entamé ses démarches pour que je puisse faire partie de vos vies.

— Partie intégrante, pour sûr. Le fait est que je ne conçois pas ma vie ici sans toi ! Malheureusement, je suis trop absente pour prendre soin de toi comme tu le mérites.

— À chacun ses obligations, mon enfant.

— Je sais que les parents font encore beaucoup pour toi, au maximum de leurs capacités, reconnus-je.

— Peut-être ai-je fait mon temps... argüa-t-elle en sourdine. Chacun de nous a un début et une fin.

— Tu es jeune encore ! protestai-je, secouée.

— Voilà le déni classique des proches, sourit-elle encore.

— D'autres sont nées bien avant toi et ne sollicitent encore aucune canne pour tenir debout. J'aimerais tant...

— Mon enfant, pose-toi que je te conte une histoire.

— D'accord, je t'écoute.

— Tu sais, je peux me vanter d'une chose : j'ai été désirée et choyée par les miens toute ma vie. De ma genèse à l'estropiée que je suis devenue aujourd'hui, je ne peux que le reconnaître.

— Je t'ai vu naître ! Je peux en attester.

— Et moi je t'ai vu grandir. C'est bien pour cela que je t'appelle mon enfant. Les liens invisibles sont souvent les plus importants, ne crois-tu pas ?

— Je lis tes amours et j'y consens. Moi aussi je tiens à toi.

— C'est la raison pour laquelle nous devons parler. Afin de préparer ton cœur à nos adieux qui se dessinent.

— Mais...

— Pas de mais.

— Tu as toujours été là... il ne saurait en être autrement !

— Non, mon enfant, je n'ai pas toujours été là.

— N'es-tu pas née ici, en ce lieu précis du centre-ville de Pointe-Noire ? Tu es pour ainsi dire un

symbole. Combien de gens t'ont rendu visite et admirée ?

— Je suis bel et bien de Pointe-Noire, aucun doute là-dessus. Quant au centre-ville, disons que c'est mon port à moi. Comme cela l'est pour beaucoup, le lieu de ma conception diffère de celui de l'accouchement : j'entends par là que mes toutes premières cellules ont été coulées à la cité<sup>1</sup>, dans la cour de l'oncle François, l'oncle de ton père.

— Ah bon ?

— Eh oui !

— Pourtant j'ai vu la bétonneuse ici, dans le jardin, les ouvriers mélangeaient gravier, sable, eau et poussière de ciment, de gros sacs étaient entreposés contre ce muret. Je m'en souviens bien ! Aussi de la cabane en planche juste à côté. À mon grand regret à l'époque, ils l'ont démontée au moment de leur départ, lorsque l'ouvrage a été terminé.

— C'étaient les finitions. Et si tu t'en souviens si bien, c'est que tu avais déjà grandi.

— Soit. Peu importe d'où viennent les premières pierres : je chéris cette impression de t'avoir toujours connue. Et le sentiment de t'avoir toujours

---

<sup>1</sup> Nom donné au quartier populaire adjacent au centre-ville de Pointe-Noire où se situe *le grand marché*, au-delà du *rond-point de la semaine*.



aimée. Pourquoi crois-tu que j'aie de tout temps envisagé revenir vers toi pour mes vieux jours ? Tu n'as pas le droit de m'abandonner !

— Nous avons vécu tant de choses toi et moi.

— Si tes murs pouvaient parler...

— Je connais nombre de tes secrets, jeune dame !  
me taquina-t-elle.

— C'est vrai que je t'ai tout confié : tu es le berceau de mon enfance. Quoi de plus normal ? Sans doute en sais-tu plus de moi que je n'ose me souvenir moi-même... Sérieusement !

— Oh, tu sais qui tu es, moi je sais qui tu es devenue et comment.

— Vraiment ?

— Je t'ai vu travailler, encore et encore, les devoirs de l'école, tes étirements pour la danse, les gammes interminables au piano. Tout ce qui explique ta rigueur et ta sensibilité artistique, les mélodies que tu composais en t'imaginant écrire un jour une comédie musicale ; tu me berçais de tes rêveries. À ma façon j'y participais en faisant résonner les notes de ton piano, dans l'antre du grand salon.

— Ma musique est née ici, en toi, il est vrai.

— Si peu t'ont entendue... Ta mère, bien sûr, se délectait de ton phrasé musical dès lors qu'elle le pouvait. Fut un temps aussi où un oiseau venait se

poser sur mes grilles à la fenêtre du salon lorsque tu jouais.

— Ah oui ! me souvins-je tout à coup empreinte de nostalgie. C'était magique. Notre moment d'intimité. Papa me disait de le voir comme un beau signe du ciel.

— Tu es si sensible et pudique à la fois. Mais mon enfant, tu m'as confié tes premières amours, tes premiers chagrins, tes premiers espoirs. Te souviens-tu que tu voulais « construire Pointe-Noire » ?

— Si je m'en souviens ! C'est pour cela que j'ai fait des études d'aménagement du territoire avec une spécialisation sur les espaces tropicaux.

— Je garde en moi les émotions qui te venaient lors de ton stage à la mairie fait dans le cadre de ton DEA<sup>2</sup>. Il t'importait d'étudier les réseaux de distribution d'eau, d'électricité, afin d'assurer une couverture suffisante pour tous, de faciliter l'acheminement des vivres par la voirie ou le chemin

---

<sup>2</sup> Sigle désignant le Diplôme d'Études Approfondies dans le système d'enseignement supérieur français. L'objet de mes recherches portait sur les conséquences de l'afflux inattendu de population sur la ville de Pointe-Noire induit par les exodes massifs dans la sous-région durant la décennie 1990, en termes d'aménagement urbanistique et de géographie humaine.

de fer ; en somme d'adapter les structures de la ville à son explosion démographique. Tu voulais que chaque habitant puisse jouir a minima d'un confort suffisant.

— Oui, mais... On ne peut agir seul dans ce domaine et il n'a été offert aucune crédibilité aux concepts (sans doute utopiques) d'une jeune étudiante. De là, je suis rentrée au ministère des Affaires étrangères en France avant même d'avoir soutenu ma thèse.

— N'était-ce pas un retour à tes premiers rêves ?

— Comment ça ?

— Je me rappelle cette envie qui te démangeait le ventre de travailler au centre culturel français, ici à Pointe-Noire. Il te venait plein d'idées de manifestations. Tu voulais mélanger musique, danse et écriture, donner aux sculpteurs et peintres locaux un lieu d'exposition en même temps qu'il t'aurait été possible de monter des projets de lectures publiques et des cours de soutien aux élèves en difficulté.

— Oui, oui. Un rêve d'enfant émerveillée par les arts et les mots. Mais je dois t'avouer que je n'avais plus cet objectif en tête lorsque j'ai passé le concours administratif. J'étais suffisamment âgée, il me fallait un salaire, libérer mes parents de leurs obligations pécuniaires.

— Tu as toujours été à la fois rêveuse et sage.

— Rêveuse... Cela va sans dire. Moi qui aspirais en tout premier lieu à ouvrir un bar sur la plage dans lequel la vente d'alcool serait proscrite en journée, car ouvert aux enfants ! Je voulais pouvoir organiser en parallèle des soirées à thèmes. Je rêvais, oui, de l'éveil culturel pour tous, d'un endroit réservé au partage des belles choses, de bons moments pleins d'amitié. Tout le monde m'a ri au nez ! Même si c'était une nouvelle fois utopique, je pense toujours que Pointe-Noire était le lieu idéal.

— Était ? Est-il trop tard ?

— Assurément, si tu n'es plus là lorsque je reviendrai y vivre...

— Tout évolue, Valérie ! Tu t'adapteras, j'en suis sûre. Comme tu l'as toujours fait.

— Je trouve cela injuste.

— Tu es si sensible.

— Je ne parle pas seulement pour moi. Si tu disparaissais, je crains... je crains que mon père ne disparaisse avec toi, et que ma mère ne pose plus le pied au Congo. C'est cela le plus terrifiant.

— Mon enfant, te souviens-tu du quartier à ses débuts ?

— Oh, avant toi, hormis un tas de ferraille, il n'y avait rien d'autre que de la nature !

— Parfaitement !

— C'était vert, et plein de sable ! Je me rappelle qu'il y a eu un temps un carré de maïs autour de nous, aussi quelques cannes à sucre à un moment. Des cultures individuelles, sans doute une forme de jardin personnel cultivé au beau milieu des matitis<sup>3</sup> qui faisaient face à notre terrasse, par-delà la clôture. D'ailleurs, au début, ces matitis regorgeaient de serpents et de rats qui parvenaient à pénétrer dans notre maison.

— On ne saurait le nier ! Mais à l'intérieur même de la cour, te souviens-tu de notre palmier ?

— Naturellement ! J'ai eu le plaisir d'admirer la cueillette de ses noix. On remarquait l'arbre depuis la route, d'assez loin en rentrant de la pharmacie des parents ou de l'école. C'était la référence, l'emblème de notre parcelle. Comme j'ai été affectée par sa disparition ! La nouvelle m'a rompue un jour que je rentrais tout juste de France. Avant même que le portail ne soit ouvert, il manquait quelque chose. J'ai été comme dévastée en sortant de la voiture. La cour était vide de son ancêtre, celui qui aurait pu raconter l'histoire de nos vies.

— Il avait fait son temps...

— Es-tu toujours dans l'acceptation ?

---

<sup>3</sup> Hautes herbes sauvages.

— Parfois nous n'avons pas le choix. D'ailleurs, qui se soucierait de mes ressentis au point d'en tenir compte ?

— Comment ça, qui ? ai-je vivement réagi.

— Si j'ai une âme, bien peu s'en préoccupent, mon enfant. Et puis, j'ai vécu de belles choses avec vous tous !

— N'aimerais-tu pas voir nos descendants ?

— J'en aurais été honorée. Mais la modernisation fait des maisons comme moi des vestiges à durée de vie limitée.

— Mais pourquoi ? Pour moi, si tu venais à rendre l'âme prochainement, il s'agirait tout bonnement d'un assassinat. Un immeuble de 11 étages flanqué à tes côtés du jour au lendemain ! Comment se dérober à la vermine ?

— Détruire pour reconstruire, pour évoluer. Il a bien fallu détruire ce qui existait à cet endroit avant moi pour que je prenne forme, n'est-ce pas ?

— Lavoisier n'a pas son mot ici. Ce n'était qu'un dépôt de ferraille ! Il n'y avait personne. La maison des parents, c'est la toute première maison du quartier. Tu es celle qui a fait exister ce quartier en quartier résidentiel ! Te rends-tu compte ? Beaucoup ont eu droit à une visite guidée de « la maison du docteur SANA ». Au fil des ans, le quartier est devenu de plus en plus *sympathique*. Mais il faut

croire que d'autres ont été attirés par toi comme par du miel au point d'envahir tes propres fondations.

— Le présent est ce qu'il est. Quant au passé... C'est vrai qu'à l'époque, qui ne me connaissait pas ? Que de fêtes tes parents ont tenues ici ! On a accueilli le beau monde, la famille... Si ça se trouve, je suis l'unique à en connaître tous les membres, côté paternel, les anciens du village, les disparus, les neveux lointains, les orphelins, et même les enfants des amis d'enfance considérés comme frères. J'en ai entendu des conversations. Je sais à quel point tu aimes tes cousins, tes oncles et tantes, le personnel qui a pris soin de vous comme de moi...

— Ici et avec eux, je me suis toujours sentie en sécurité. Je ne suis certainement pas la seule. À commencer par mon petit frère qui a fait ses premiers pas sur ton sol alors que nous aménagions tout juste !

— Effectivement, j'ai vu ton frère s'épanouir ici. Les travaux ont débuté avant même sa naissance.

— Tu représentes tant !

— Votre enfance heureuse ?

— Son cadre. Les œufs en chocolat que nous allions chercher le matin de Pâques dans ton jardin intérieur, ce petit coin de paradis et de fraîcheur au beau milieu de la maison... Tu nous as tout offert.

— Pas moi, tes parents.

— Tu es leur patrimoine. Encore une fois, si tu disparais, c'est leur vie que tu emportes avec toi. Tiens debout ! S'il te plaît !

— Hélas, mon enfant, j'ai reçu trop de coups ! J'ignore combien de temps il me reste à vivre. Sachez néanmoins que j'ai été heureuse d'être l'abri de vos vies.

— Non, non, et non, chuchotais-je. Nous devons absolument trouver une solution.

\* \*



## Photographies - témoins

*Archives personnelles :*



*Année 1978, villa de mes parents, M. et Mme SANA Adrien, quartier « Croix-Rouge » (autrefois étendue marécageuse comblée par du sable) au centre-ville de Pointe-Noire.*

*La présence de mon père, de ma mère et du bus de la pharmacie indique que la photographie a été prise un jour de fin de semaine.*



*La maison de mes parents sous le joug d'un colossal immeuble de 11 étages laissés à l'abandon en cours de construction (photo août 2020). On reconnaît tout juste la porte du garage, la maison d'à côté, avalée.*

\* \*

## Pour la petite histoire

Oui, j'ai grandi dans une maison construite en 1977 sur un terrain de 1200 m<sup>2</sup>, dans une zone encore inhabitée. À l'époque, on comptait environ 160.000 âmes dans la commune ; il n'y avait pas de titre de propriété en tant que tel, seul un droit d'occupation pouvait être accordé par les instances municipales. C'est lorsque la mairie a procédé à l'ilotage que mes parents ont pu acquérir le terrain pour 500.000 FCFA quand le prix n'excédait pas 40 ou 50.000 FCFA à la cité. Mon père avait choisi l'emplacement de la construction de sa maison de sorte à offrir à son épouse française un lieu de vie non loin de sa communauté et non loin du lieu de leur travail, la pharmacie Croix-du-Sud, sise avenue du général de Gaulle. On ne peut nier le choix stratégique pour l'intégration de leur couple mixte (fait encore rare à l'époque), ni l'investissement réalisé dans ce qui devait assurer leurs vieux jours. C'est ma mère qui a réfléchi aux plans de cette demeure familiale autour de laquelle beaucoup ont voulu s'installer. Nous possédons toujours les plans originaux, qui pourraient s'avérer utiles pour les

besoins d'une restauration, voire d'une reconstruction complète si les dommages s'avéraient irréversibles. Car cette maison devenue demeure de retraités ayant largement accompli leur mission auprès de la population, a une âme et ne saurait à mon sens disparaître de Pointe-Noire. À ce titre, je ne peux m'en détacher, au nom de mes parents, de leur implication dans la vie communautaire, de l'enfance qu'il nous a été donné de vivre en son sein, de l'identité qui en a résulté. J'y reviendrai encore et encore, j'en parlerai encore et encore, j'écirai dessus encore et encore si nécessaire, pour continuer d'exister. Mon père est né à Pointe-Noire, mais ce qui fait de moi une Ponténégrine, c'est avant tout cette maison-là.

La localisation de notre maison et ses alentours étant l'environnement géographique dans lequel j'ai évolué, je tiens d'ores-et-déjà à présenter mes excuses sur l'absence de références aux zones périphériques de la ville, lesquelles, si j'ai pu de toute évidence les fréquenter occasionnellement, me sont quasi-étrangères dans leur ensemble. Oui je me rendais régulièrement sur les plages de Diosso ou Loango<sup>4</sup> en fin de semaine avec nos voisins,

---

<sup>4</sup> Localités du département du Kouilou situé au nord du district de Pointe-Noire.

traversant la ville en voiture. Oui j'aimais avaler mon plat de cornedbif accompagné de chikwang<sup>5</sup> chez ma grand'mère à la cité (et je ne voulais que ça !) chaque fois que mon cousin Ya Gaby m'y emmenait, et ce quelle que soit l'heure ; aussi déguster les beignets à la banane de l'O.C.H. avec les cousins le samedi ou les jours de congés... Notre bonne humeur partagée semblait s'amplifier dans la rue, le papier journal à la main rempli de ces pâtisseries locales. J'y ai donc également mon cœur. Seulement il est certain que parler de notre village situé au centre de la Bouenza me serait plus aisé, mais là n'est pas le propos.

## Mon quartier

Focus donc sur mon espace de vie : quartier « Croix-Rouge », arrondissement « Lumumba ».

Dans ma jeunesse, je faisais la route à pied entre le lieu de travail de mes parents et la maison. Aussi de temps à autre entre les alentours de l'école consulaire française et la maison. En dehors du goudron de l'avenue principale, il n'y avait que des

---

<sup>5</sup> Pain de manioc

chemins de sable entourés d'herbes hautes. Pour retourner à la maison, je me repérais à ce palmier haut isolé au milieu de notre cour. Il avait pour compagnon d'altitude à quelques mètres de là un grand manguier situé un peu plus haut sur la butte à proximité (à l'extrême droite sur la photographie ci-dessus). Un manguier qui offrait à volonté ses feuilles aux enfants du quartier pour que nous en fassions des hélices, une fois convenablement découpées et empalées sur un bout de bois. Le jeu consistait à les faire tourner le plus longtemps possible au vent en dévalant la pente cabossée. Plus tard, lorsqu'il y a eu plus de maisons, ce manguier dont nous ne boudions pas les fruits pouvait aussi être le lieu de rassemblement des jeunes garçons, heureux propriétaires de vélos tout terrain. Dans les deux cas, choisir le chemin escarpé et irrégulièrement modelé par les fréquentes pluies diluviennes mettait plus de piment à l'entreprise qu'une simple course sur terrain plat. Deux arbres, deux repères. La nature faisait encore office de signalétique. Oui, au centre-ville, messieurs-dames.

Dans la catégorie agréable vécu, je ne peux manquer de vous rapporter ceci. Le soir, je passais du temps avec les sentinelles de la rue qui se regroupaient devant notre portail. Les sujets évoqués m'intéressaient mille fois plus que ceux de

la cour de récréation. Je faisais de ces moments privilégiés ma récompense lorsque j'avais pu finir mes devoirs avant le retour des parents à la maison. Nous riions beaucoup. Tant et tant que mon frère avait même envisagé en faire son métier : « gardien de maison » à nos yeux, c'était la belle vie. Atmosphère détendue, repas entre copains au coin du feu, pas d'heure limite pour aller se coucher, voilà ce que percevaient nos yeux et nos cœurs d'enfants. Personnellement je n'avais pas peur d'être dehors quand beaucoup à l'époque craignaient sortir la nuit. Enfant, adolescente, je n'allais certes pas très loin, ni ne traînais dans les rues plus tard que quelques minutes après la nuit tombée. Quoi qu'il en soit, quelques furent les chemins empruntés, je me sentais rassurée par la présence des gardiens à chaque portail. Nous étions en centre-ville, et je les connaissais tous de la pharmacie à la maison. Tous me reconnaissaient comme étant la « fille Croix-du-Sud » pour les plus éloignés, « Giscard d'Estaing » pour certains qui savaient mon prénom, « Valérie » pour les plus proches du domicile. Aujourd'hui, tout cela a disparu : les arbres ont été abattus, les routes sont bitumées, les feux de bois absents, les discussions et repas partagés entre sentinelles armées de leurs machettes n'existent plus non plus.

Quand d'autres réalités ne changent pas. Comme les coupures d'eau et d'électricité, n'est-ce pas ?

Oui, j'ai rêvé de « construire Pointe-Noire ». Je voulais aménager la ville en donnant accès à l'eau et à l'électricité à toute sa population. L'électricité étant indispensable au fonctionnement du surpresseur qui faisait couler l'eau dans les robinets. En cas de coupure et pour tout ce qui ne nécessitait pas une eau filtrée, nous avions la chance d'avoir un puits dans la cour. Je me rendais cependant compte des limites du puits. Ma réflexion d'enfant passait outre la dimension économique, seul m'importait l'aspect pratique et sécuritaire. Oui, sécuritaire. Peut-être cela me venait-il du fait qu'à l'âge de deux ans à peine, je m'étais gravement brûlée en faisant bien involontairement exploser une lampe à gaz ? Lampes à pétrole ou lampes à gaz, je n'y ai jamais vu que du danger, surtout manipulées par des enfants à peine plus hauts qu'elles, surtout si ces enfants vivent dans des abris en planches... Aussi étrange que cela puisse paraître, en aucune façon je ne rêvais de construire des routes. Le sable était pour moi l'âme de cette cité portuaire. Les enfants poussant les voitures ensablées, cela faisait partie de notre quotidien et de nos joies partagées. Je ne parle pas du conducteur ! Pauvre conducteur...



## Ville et identité

La ville de mon enfance a tellement évolué que je m’y suis perdue lorsque j’y suis revenue à la fin des années 1990. La population avait alors atteint le demi-million d’habitants, tandis que nous parlions de 150.000 habitants l’année de ma naissance, en 1975 et que nous étions dans un entre-deux à mon départ pour les études en France à la fin des années 1980. Ce changement remarquable n’était pas le seul. Je n’étais pas partie depuis 10 ans que le munukutuba<sup>6</sup> avait laissé place au lingala<sup>7</sup> ! Perte d’identité à mes yeux. Pour moi c’était comme si la langue d’un pays voisin m’avait été imposée, comme

---

<sup>6</sup> Aussi appelée langue du chemin de fer, le munukutuba est considéré comme un créole, mélange des langues bantoue du sud du Congo et du français. Le munukutuba est principalement parlée à Pointe-Noire.

<sup>7</sup> Langue bantoue parlée dans l’Afrique centrale dont la majorité des locuteurs se trouve en République démocratique du Congo où elle est reconnue comme langue nationale. Le lingala possède plusieurs dialectes. On parle en République du Congo du lingala de Brazzaville. Ici reconnue langue nationale véhiculaire, sa forme a, à l’instar du munukutuba, pas mal emprunté au français, mais on parle principalement d’alternances codiques.

si de retour en France je n'avais plus entendu que de l'anglais, de l'allemand ou de l'espagnol. Peu important les origines du munukutuba, c'était ma langue ! Mes propres cousins avec qui j'avais eu l'habitude d'échanger dans cette langue s'étaient mis au lingala, comme le reste de la population. De fait, j'ai désappris la langue de mon enfance et mon cerveau s'est refusé à s'enrichir de la nouvelle sur le marché. À la place, j'ai choisi de m'initier au swahili, c'est dire ! J'entends encore le munukutuba mais ne le pratique plus, bien qu'il soit comme qui dirait de retour. Déstabilisée, je l'ai été par les sens visuel et auditif. Profondément. J'en ai gardé un sentiment de vertige et de dénégation. Alors je me suis accrochée à ce qui me restait : ma maison, celle dans laquelle je voudrais vieillir. Plaise à l'avenir de nous la préserver. Dans mon quartier. Que mes parents y finissent leurs jours en paix. Et que je résiste un peu grâce à elle lorsque la sénilité me gagnera. Autrement je n'aurai plus qu'à crier : « J'ai perdu le nord, j'ai perdu le sud ». Et croyez-moi, vous m'entendrez !

À mon retour chez moi, certains de mes cousins vivaient désormais si loin, bien au-delà de la cité, que je me suis demandé si nous étions toujours dans Pointe-Noire. Depuis 2011 semble-t-il, il existe une subdivision administrative en six arrondissements

que je ne suis toujours pas parvenue à identifier. Que dire de notre adresse ? Sans avoir subi une quelconque délocalisation, notre domicile est passé du 8 rue Boukanza au 15 rue Nkoti Foutou. Cela laisse songeur, non ? Pas étonnant que je rencontre des difficultés à retrouver l'entrée de la parcelle de ma grand'mère et celle de mon grand-père à la cité... J'ai beau avoir célébré mon mariage traditionnel dans cette dernière, pensez bien que me plonger dans une ville de 887.000 habitants alors, après quelques années d'absences du pays, il y a de quoi perdre ses repères ! D'autant qu'il n'y avait déjà plus d'arbres pour m'aider à m'orienter. Tiadi !<sup>8</sup> J'ai tenté de m'accrocher et je m'accrocherai tant qu'il le faudra. Je ne saurais manquer me déplacer à l'O.C.H.<sup>9</sup> à chacun de mes séjours. Ma famille la plus proche aussi bien par le sang que par le cœur y vit. N'effectuant que de courts séjours au pays, je suis parfaitement incapable de rendre visite aux miens sans une escorte... Pourtant j'avais eu le plaisir d'y aller fréquemment enfant et adolescente, de jour comme de nuit, avec mon papa, l'un de mes cousins

---

<sup>8</sup> Interjection très employée à Pointe-Noire exprimant la pitié, la tristesse, la compassion.

<sup>9</sup> Sigle désignant l'Office Congolais de l'Habitat, devenu nom du quartier résidentiel situé en périphérie proche du centre-ville, non loin de l'aéroport.

qui conduisait déjà, ou encore le chauffeur de la pharmacie... Oh, je n'ai pas honte, tout a tellement changé ! Si je dois suivre le boulevard Marien Ngouabi au départ, je n'en reste pas moins désorientée par les nouvelles constructions et les habitats de fortune qui se sont décuplés, les routes qui se sont bitumées. Pour corser l'affaire, l'un de mes oncles, mon petit papa adoré, a déménagé (il a osé le faire en mon absence !) et les enfants se sont mariés... Ne riez pas ! Je ne reconnais les maisons de mes oncle et tante qu'une fois devant. En revanche, étonnamment, certaines carcasses de camions ou de machines Caterpillar demeurent... comme une empreinte identitaire du quartier !

## 100 ans, jeune dame !

Non je n'ai pas connu Pointe-Noire durant 100 ans. Mais j'aurais d'ici peu un demi-siècle. Et cette évolution rapide, cette croissance fulgurante auront je pense marqué ma génération ainsi que les précédentes encore témoin de l'actualité. Ce que l'on nomme toujours centre-ville ne représente plus qu'une toute petite superficie de l'agglomération. Son visage a troqué nombre de cases dites

coloniales, habitats individuels ou structures de taille intimiste pour des immeubles-champignons. En outre, je me réfère par exemple à la disparition de lieux-culte pour certains d'entre nous qui ont connu le restaurant-bar « Chez Paulette » et ses biches aux abords de l'école de danse où j'ai fait mes premiers pas, non loin du port. Le cas de cet établissement artistique est pour moi assez parlant : repris en 1981 par ma très chère Nicole Pagni à un autre professeur particulier, ce lieu réservé à la pratique de la danse et de la gymnastique deviendra « la Pagode », une salle de spectacles et de cinéma acquise par le centre culturel français quelques années plus tard. Je me rappelle le choc en voyant notre parquet de jeunes élèves danseuses envahi par des fauteuils montés en tribune, les murs dénudés de leurs barres de danse et des miroirs géants. Aujourd'hui, ce local et « Chez Paulette » ont laissé place à un grand hôtel-restaurant marocain, le « Fez ». Tout mue, sans conteste. Il aura fallu s'adapter à l'évolution démographique. La plupart des grands bouleversements, de mémoire, auront eu lieu après mon départ. Le cinéma de ville « le Club 7 » autrefois situé sur le boulevard du général de Gaulle et derrière le supermarché « Score » avait déjà fermé ses portes depuis un certain temps lorsque j'ai quitté le pays à la fin de mon collège.

L'enseigne Score, place Antonetti, a quant à elle été remplacée par celle de « Casino » à la même adresse première décennie des années 2000, avant que la grande surface ne déménage environ deux ans plus tard tout près de la pharmacie de mes parents, face à l'hôtel Migitel. Les arbres qui longeaient encore l'artère principale dans les années 1980, parmi lesquels d'immenses flamboyants que l'on trouvait à l'époque dans toute la ville, n'ont pas échappé aux rigueurs de la modernisation. Plus un n'ombrage les trottoirs de l'avenue. La nature a laissé la place au béton. J'apprécie à ce titre l'information qui m'a été donnée début 2020 d'un projet visant à replanter des arbres dans la ville et le soutiens de tout cœur. En revanche, l'information radiotrottoir qui me vient de transformer en énième centre commercial le stade Franco Anselmi qui accueillit en janvier 1969 Pelé, le roi du football, est-elle une mauvaise blague ? Du vert ! Du vert je vous prie !

Dans mon esprit, lorsque je parcours les rues du centre-ville de Pointe-Noire, c'est toute une vie qui s'est éteinte. Des grands centres de loisirs et de rencontres sportives, restent le cercle civil et le club nautique, dont le cadre a néanmoins évolué, pour l'un comme pour l'autre. Je ne saurais m'avancer sur les réalités du club hippique que je n'ai visité qu'une

fois dans mon enfance. Entre le primaire et le collègue, j'ai appris à jouer au tennis au cercle civil que j'ai fréquenté plusieurs années. Bien plus tard, j'ai épousé un moniteur de tennis. Lorsqu'il m'a été offert en 2012 de lui faire connaître l'endroit qui avait peut-être mené à notre rencontre dans un autre lieu et un autre temps, j'ai eu du mal à lui décrire, bien que sur place, le décor de mon enfance. Du club nautique, impossible de lui en présenter la façade du bord de mer. Car il n'y avait plus de mer, plus de plage ! Un marché artisanal avait pris place face à une étendue d'une tout autre nature que de l'eau. Comment était-ce possible ? L'établissement était toujours là, lui, ses bateaux aussi. Mais plus son voisin, le restaurant « la Baraka » dit « Chez Billy » qui offrait aux amateurs de couscous les meilleures saveurs du genre que j'ai eu à connaître... jusqu'à mon expatriation au Maghreb. Adieu « Chez Billy », adieu « Chez Paulette ». Adieu la convivialité ? Autrefois on se connaissait par les prénoms pour beaucoup, à l'instar de « Thomas », l'homme qui vendait du poisson et livrait la nourriture aux dockers du temps de la jeunesse de mon père.



*Photographie d'archives personnelles :  
1976, mon père et moi à la plage mondaine,  
En arrière-plan, le club nautique de Pointe-Noire.*

Quand je dis que tout change... Qui de la génération de mes parents se souvient des « Kermès étoilées » et du petit train qui sillonnait la ville ? Je ne crois pas l'avoir connu, mais il m'a été rapporté que le serpent-moteur blanc partait de l'évêché jusqu'à la gare, de la gare il suivait la voie de Laborex (une référence bien personnelle, pour une fille de pharmacien !), longeait la voie du chemin de fer, virait sur la gauche pour arriver au rond-point du 421 autrement appelé rond-point Kassai, continuait du côté de la caserne militaire, tournait au rond-point pour redescendre par l'établissement scolaire



des Trois Glorieuses. Un circuit bien rodé : cet événement se répétait tous les ans, à une période où les expatriés étaient tous présents. À mon père de préciser qu'en face de l'évêché, on mettait un automate qui jouait du tam-tam. Cela émerveillait les enfants. Pointe-Noire était « mignon ».

Personnellement, je suis nostalgique des bords de mer ponténégrins accessibles à tout un chacun, de la douceur de la plage mondaine où j'ai barboté dès mes premiers mois de vie au tumulte rythmé de la Côte Sauvage qui rappelait aux passants les force et beauté de l'océan. Un nom bien porté : la Côte Sauvage. S'agissant de cette dernière, il se pourrait que j'aie connu les premières heures de la glisse, même sans monter sur les planches ! Les petits copains de l'école ne jureraient que par leurs vagues. Des champions de France et même d'Europe se seront formés sur notre bout d'Atlantique à mon époque. De mon côté, traverser les rails et déjà apercevoir l'océan, c'était un cadeau du ciel. Nul besoin de m'y plonger pour en tirer la poésie et la vigueur communicative. Je ne pense choquer personne en affirmant que Pointe-Noire a perdu de son cachet en barricadant la vue de ses plages aux passants. Je le concède, c'est un sentiment tout à fait personnel, un ressenti qui n'engage que moi. Mais

ancré au plus profond. Au point que je n'ai pu éviter d'y faire référence dans mon premier roman, « l'Envol », parce qu'à partir du moment où j'ai découvert qu'on ne pouvait plus admirer la plage du bord de la route, pour moi Pointe-Noire n'était plus Pointe-Noire. Encore une fois, tiadi ! Mais je dois reconnaître que « la Pyramide » tenue par Patrick Bikoumou, au-delà de se présenter comme l'écho de mon rêve d'ouvrir un bar musical sur la plage, est pour moi une belle structure, de part son respect de l'environnement, du lieu géographique et des habitants. Le repère des surfeurs a pris avec elle une forme « authentique » en se faisant le garant de la préservation du pilier vestige du passé. Il est important et nécessaire à mes yeux (et sans doute aux vôtres) de garder « vivantes » certaines traces de ce qui fut un temps. Ce qui peut se faire très intelligemment. Ainsi des monuments, des lieux et des noms de famille s'inscrivent dans l'histoire de la ville, tout aussi récente soit-elle.

## Cher Monsieur Courtois

J'en arrive à ma dernière pensée qui sera pour monsieur Gilbert Courtois. Avec lui la formulation « en Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle » trouve son parfait exemple. Monsieur Courtois nous a quittés en 2017. Arrivé à la fin des années 1940 au Congo, il a travaillé comme coopérant dans le cadre de la construction ferroviaire du Congo-Océan. Il était pour moi une référence, un pilier de la ville. Pour m'être intéressée un jour au CFCO<sup>10</sup> et l'avoir choisi comme sujet d'un exposé de classe, mon père, pourtant fils du cheminot Hilaire Ngoma Nguembo, m'a dirigée vers l'illustre monsieur Courtois. J'étais en cours avec l'une de ses filles et je savais qu'il venait régulièrement à la pharmacie de mes parents. Je l'ai donc contacté sans crainte et il m'a reçue avec la cordialité qui lui était propre. Je n'ai pas eu l'impression d'avoir face à moi un professeur, mais un ami. Je ne dis pas que je n'étais pas impressionnée. Au contraire. J'ai surtout été émerveillée par la richesse de sa connaissance et son

---

<sup>10</sup> Chemin de fer Congo-Océan

plaisir du partage. C'était un passionné, un collectionneur. Il avait beaucoup à apporter, pour autant il savait aller droit au but. Une courte entrevue en a appelé une autre, puis une autre. J'avais très vite obtenu les éléments nécessaires à mon exposé, mais m'étais intéressée à d'autres sujets. Alors, au-delà du sujet de mes recherches pour l'école, je suis retournée avec son assentiment lui rendre visite deux autres fois pour m'abreuver de Pointe-Noire. Il m'a parlé de la naissance de la ville, de son passé de petit port de pêche, et du regard qu'il portait sur la richesse culturelle du pays. Monsieur Courtois était un citoyen français qui avait le cœur congolais. Avait-il du temps à perdre avec une jeune fille à l'écoute de son vécu à lui, du fruit de ce qu'il avait pu découvrir sur nos terres congolaises ? Je n'en avais nullement l'impression. Et puisque mon grand-père ne me parlait pas de sa vie, que ce fut d'un point de vue professionnel ou personnel, je rêvais de cette vie à travers les récits de monsieur Courtois. Monsieur Courtois a sans aucun doute contribué à mon attachement au lieu et à mon envie d'apprendre, de comprendre, au-delà de ce que pouvait m'enseigner mon père au quotidien. J'ai appris avec lui ce qu'était l'ethnologie. Là je sortais des sentiers battus, de mon appartenance au groupe kamba. J'ai encore eu plaisir à échanger avec lui

lorsque j'ai étudié les langues et civilisations swahili à Paris. J'avais sans doute l'envie de lui montrer qu'en grandissant j'avais appris un peu plus des peuples africains, de ceux qui pouvaient figurer parmi nos ascendants. Car je suis kamba du Congo, et j'étudiais les populations kamba du Kenya. Mon discours l'a amusé, je crois. Je ne saurais m'étendre plus. Le vécu, les relations sont très personnels. J'ai l'intime conviction malgré tout que nombreux sont ceux qui auront considéré monsieur Courtois de la même façon que moi. Respect !

## Conclusion

Nous sommes bien des amoureux de la ville. Vivre Pointe-Noire, c'est une expérience intime. Je ne sais pas si j'aurais été aussi charmée en découvrant l'agglomération telle qu'elle est aujourd'hui, avec toute l'effervescence d'une capitale économique. Pointe-Noire, j'y ai mes origines, mes souvenirs, et j'espère encore ma vie de retraitée (pourvu que la maison de mon enfance ne soit pas démolie !). La ville a vu grandir mes premières amours et les raisons de ma soif d'humanité avant tout. Témoin d'une époque que je qualifierais d'heureuse, je

souhaitais rendre hommage au petit village de pêcheurs devenu en moins d'un siècle une des plus grosses agglomérations du continent. Dire qu'en quittant le Congo en 1966 pour ses études en France, mon père laissait derrière lui une commune de 94.000 habitants pour en retrouver deux tiers de plus à son retour huit ans plus tard !

Ponton la Belle attire et s'adapte. Je ne serai plus là pour admirer, mais quel visage nous offrira-t-elle dans 100 ans ?

*Du vert, du rouge, des bosquets fleuris*

*Dame nature si frêle*

*Aime Ponton la Belle*

*Un bord de mer souffre si meurtri*

*Que reconnaissance*

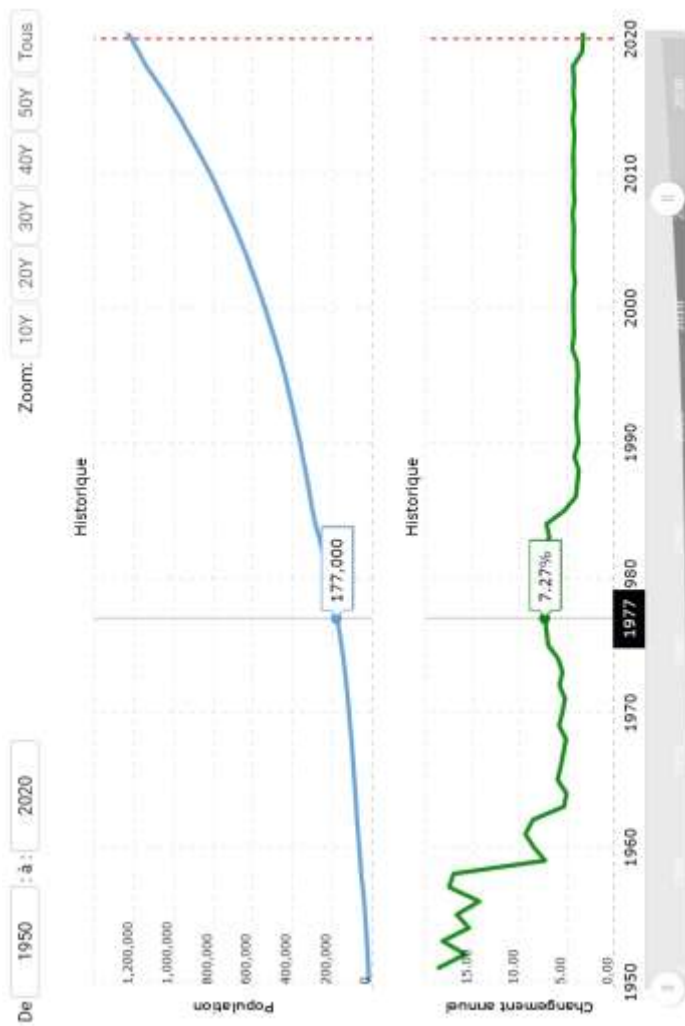
*Soit l'unique offense*

*Ce bord de mer a posteriori*

*Beau et généreux*

*Faisons des envieux !*

Valérie SANA



*Population de Pointe-Noire de 1950 à 2020,  
données chiffrées de l'ONU*

N.B. : - Toutes les personnes ici citées ou leur famille m'en ont donné l'autorisation, en dehors de « Thomas » dont deux personnes m'ont parlé avec nostalgie et amitié et pour lequel j'ai voulu témoigner du beau souvenir qu'il a laissé. Loin de moi l'intention de heurter autrui ou d'entacher la mémoire de qui que ce soit. Je reste responsable de mes propos.

- Les données chiffrées de la population ici annoncées et le graphique présenté sont issus du site internet « macrotrends » dont voici le lien :

<https://macrotrends.net/cities/20849/pointe-noire/population>,

et qui a pour source les données des Nations Unies – World Population Prospects.

© Valérie Sana, illustration de couverture : Louango, Pointe-Noire (collection personnelle de l'auteure)

Texte écrit à l'occasion

des 100 ans de Pointe-Noire (Congo)

Rédaction : juillet 2020 - Publication personnelle : été 2021

[www.valeriesana.com](http://www.valeriesana.com)